

Et puis surtout, il aime son « objet ». L'auteur aime l'architecture d'Arretche, on le sent, et cela fait du bien. D'où son dépit lorsqu'il relève qu'« à l'exception des campus de Rennes et de Nantes, les grands territoires dont l'aménagement lui a été confié ne valorisent pas sa production ». Ils engendrent même « un malaise qui empêche de considérer à leur juste valeur les petites réalisations exemplaires qui s'y trouvent », comme la salle omnisports du Champ de Mars (aujourd'hui le Liberté) à Rennes, et puis ses réalisations de qualité ailleurs en Bretagne, comme la station biologique de Paimpont ou le lycée de Paimpol – dont le maire n'était autre que le directeur de l'architecture d'André Malraux, Max Querrien, homme de culture éclairé. Laissons à D. Amouroux une ultime clé d'explication, essentielle sans doute : « ce constat terrible illustre surtout la façon dont les responsables politiques, les financiers et les entrepreneurs ont dans les années 1960 à 1980 gâché l'intelligence des créateurs et les opportunités d'édifier un cadre de vie bénéfique à l'ensemble de la population ».

Jean-Louis VIOLEAU

Anne GUILLOU, *La Manufacture des tabacs, Morlaix : quatre siècles d'histoire*, Morlaix, Skol Vreizh, 2009, 149 p. ill.

Paradoxal, cet ouvrage dont il faudrait commencer la lecture par le dernier chapitre : le 15^e ! Les drames humains, sociaux, économiques, urbains et symboliques de la fermeture de la manufacture des tabacs y trouvent une telle résolution, aussi captivante qu'intelligente qu'on serait tenté de proposer cette démarche à l'envers.

Alors, les successions de chapitres sans fil conducteur sont comme des coups de projecteur sur des sujets généralement traités avec un brin de militantisme – bien compréhensible – et donnent le sentiment d'un catalogue de faits historiques et de descriptions des heurs et malheurs de la vie ouvrière à la « Manu ». Le parti d'une approche thématique accolée à un essai chronologique conduit inévitablement à des redites qui érodent l'acuité des points soulevés comme l'origine du recours à la main d'œuvre féminine (p. 46 et *sq.* puis de nouveau dans les mêmes termes p. 56 et *sq.*), la description de leur travail ou celui des enfants...

Par-delà ce défaut de méthode, le contenu de chacun des chapitres constitue une source documentaire précieuse et passionnante. Il forme une mine d'informations sur le tabac, le quotidien de son travail, sur la vie ouvrière et ses difficultés avec son parfum de paternalisme subtilement conjugué à un dirigisme strict. On découvre la césure sociale entre les salariés privilégiés » et le monde rural ou urbain qui les entoure. On sait tout sur le traitement du tabac, son *épouillage* (desserrage des bottes), sa fermentation, sa torréfaction, et la confection du *tabac gris* jusqu'aux *élégantes* caporal ordinaire. Et que dire de la *poudre à priser*, du tabac à mâcher (*la chique*), du cigare, produit singulièrement masculin confié aux doigts de fées

féminins et de la fameuse *carotte*, symbole du débit de tabac. Comment ferait-on, sans ce livre et son chapitre 8, ses nombreuses et remarquables illustrations judicieusement sélectionnées pour connaître les réalités d'une culture manufacturière qui a marqué quatre siècles et qui aujourd'hui, externalisée, se dissout dans le commerce mondial d'un produit banalisé ?

« *Le tabac tue* », la loi Évin aura eu raison de la manufacture qui pendant vingt-huit ans et au terme de plusieurs plans sociaux (le premier en 1986) aura finalement réussi son ouverture vers la ville. Ce que l'auteur nomme « citadelle », véritable enclave derrière la sévère clôture du monopole de l'État pour un produit à forte valeur fiscale a finalement cédé à la privatisation de la SEITA (1995), les licenciements et le transfert à Strasbourg, malgré la courte renaissance d'un atelier relais ouvert en 2000 et définitivement fermé en 2004.

Mais le terrible incendie du 19 octobre 1995, quelques mois après celui de Parlement de Rennes (par erreur daté de février 1993, p. 100), aura pour mérite de sublimer le courage exemplaire des 185 employés qui se redressent dans un espoir volontariste pour maintenir leur « *Manu* ». Il sera aussi le catalyseur d'une solidarité urbaine qui bouleverse radicalement la perception des lieux et des ouvriers par leur environnement. Il déclenchera la prise de conscience de la valeur patrimoniale de cet ensemble d'architecture construit entre 1736 et 1740 par Jean-François Blondel (1683-1756), architecte du roi Louis XV, membre de l'Académie royale d'architecture en 1728. On aurait aimé dans le chapitre 3 plus que la reprise de l'analyse géologique des matériaux de Louis Chauris (p. 27), plus que les quatre mots : « aspect imposant », « architecture classique » (p. 28) pour décrire cet ensemble unique en Bretagne tant du point de vue de l'histoire du XVIII^e siècle que de l'urbanisme morlaisien. On aurait aimé l'étude de quelques sources permettant d'attribuer réellement cet édifice à son auteur qui reste pour le lecteur, par défaut, présumé.

L'incendie aura donc provoqué l'intérêt des services régionaux du ministère de la Culture (DRAC), l'inscription au titre des Monuments historiques vite convertie en classement MH (2002) en même temps que plusieurs objets, machines et outils.

Et le chapitre 15 expose avec brio comment la reconversion de cet ensemble monument historique en une réutilisation innovante a été le fruit d'une nouvelle affection collective. Une affection fondée sur la conscience d'une exceptionnelle valeur d'histoire et d'art embellie d'une classique cohérence architecturale. Tous ces ingrédients ont permis l'insertion de ce monument confidentiel et fermé dans un nouvel urbanisme morlaisien jusqu'à dire qu'il en est le nouveau centre ! La Manufacture devient le miroir de ce qui fait la ville : son administration, ses logements, ses lieux d'enseignement et d'entreprises... et de création artistique sans oublier son histoire à travers son musée.

Preuve faite que le patrimoine est une idée moderne !

Geneviève LE LOUARN